

Tate divisé-multiplié par dix

À quelle heure on meurt ?, de Martin Faucher, à partir des textes de Réjean Ducharme, mise en scène de Frédéric Dubois, production du Théâtre À Deux, salle Fred-Barry, Théâtre Denise-Pelletier, du 13 au 30 mars 2013

Roxane Desjardins

Actualité de *Parti pris*

Number 246, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70161ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desjardins, R. (2013). Review of [Tate divisé-multiplié par dix / À quelle heure on meurt ?, de Martin Faucher, à partir des textes de Réjean Ducharme, mise en scène de Frédéric Dubois, production du Théâtre À Deux, salle Fred-Barry, Théâtre Denise-Pelletier, du 13 au 30 mars 2013]. *Spirale*, (246), 81–82.

Tate divisé-multiplié par dix

ROXANE DESJARDINS

À QUELLE HEURE ON MEURT ?

de Martin Faucher, à partir des textes de Réjean Ducharme,
mise en scène de Frédéric Dubois,
production du Théâtre À Deux, salle Fred-Barry, Théâtre Denise-Pelletier, du 13 au 30 mars 2013.

Les personnages de Réjean Ducharme se ressemblent, ils appartiennent au même univers, partagent les mêmes lubies, la même obsession pour l'enfance, le même refus, catégorique, d'entrer dans l'âge adulte. C'est sur cette parenté essentielle que s'est fondé Martin Faucher lorsqu'il a composé, à partir des quatre premiers romans de Ducharme, le texte *À quelle heure on meurt?*, monté pour la première fois en 1988. Reprenant la trame narrative du *Nez qui voque*, l'histoire d'un garçon et d'une fille autoproclamés frère

et soeur exilés dans une petite chambre en attendant le moment de mettre fin à leurs jours avant d'être avalés par l'*adulterie*, ce collage fond en une seule voix celles des héroïnes féminines, en une seule aussi celles des garçons des romans de Ducharme.

Si la proximité de ces personnages est d'une grande richesse, leurs différences le sont tout autant ; la mise en scène de Frédéric Dubois, reprise à la salle Fred-Barry, ouvre le texte à une lecture multiple qui rend justice à cette complexité. En effet, cette fois, ils ne sont pas deux, Mille Milles et Chateaugué, sur scène, mais bien dix : cinq garçons, cinq filles — cinq visages de la personnalité de



À quelle heure on meurt ?
Crédit photographique : Geneviève Grenier.

chacun. Il n'en faut pas moins pour arriver à donner une voix juste à ces hybrides, à cette Bérénice renommée Chateaugué, tantôt décidée, agressive, violente, tantôt naïve et un peu pâmée. Le collage de Faucher prenait le risque, en amalgamant ces personnages, de leur faire perdre leur complexité et leurs dissemblances ; la mise en scène de Dubois évite une telle réduction en mettant au contraire en lumière le caractère à la fois fusionnel et multiple des personnages de Ducharme. La présence de dix acteurs sur scène crée aussi, dans des moments de grande intensité, un effet de chœur — mécanisme dont la puissance est tout indiquée pour rendre celle des textes de Ducharme.

DIRE ET JOUER L'ÉCRIT : TRANSPOSITIONS

Chez Ducharme, tout est jeu, même le pire, et cela n'entrave en rien l'existence du tragique ; cela, Dubois l'a bien compris. Ainsi, c'est l'une des comédiennes, costumée, sac sur le dos, qui monte sur scène pour faire les annonces préliminaires... et faire piger à la foule, dans un panier, les noms des deux comédiens qui joueront la scène finale. Oui : c'est un jeu de hasard qui détermine la scène dont on se doute, connaissant Ducharme et le titre *À quelle heure on meurt?*, qu'elle sera plutôt grave et tragique. Sans autre transition, les comédiens entament aussitôt la pièce. Les mécanismes du théâtre ne pourraient pas être



À quelle heure on meurt ?
Crédit photographique : Geneviève Grenier.

plus explicites : dialogue direct avec le public, intervention de celui-ci dans le cours de la pièce, transition opérée sur scène par le comédien de son identité à celle du personnage qu'il joue. Quoi de plus proche de la façon qu'a Réjean Ducharme de faire buter, par des mots redessinés ou une syntaxe inventée, le lecteur sur le signifiant, sur la qualité de texte du texte ? La scène finale, modulée par le hasard du tirage, portera cette ludicité qui s'inscrit dans sa gravité, l'approfondit, et lui confère la grande beauté des émotions complexes.

Plutôt que de faire, pour la scénographie, dans la pureté pratiquement a-référentielle comme celle dans laquelle prend place *Lavalée des avalés*, Frédéric Dubois fait le pari contraire, celui d'emprunter au Ducharme de *L'hiver de force* l'art de dépeindre l'air du temps à grands coups de références culturelles. Le puriste aura tôt fait de sursauter en entendant résonner dans la salle les premières mesures d'une chanson du groupe Avec pas d'casque (né en 2003). Mais l'observateur sensible trouvera dans cette musique récente, tout comme dans les évocations de Walmart et dans les costumes — chandails de laine, gros foulards, bottines de cuir — une fidèle construction de ce qui équivaut, en 2013, à l'univers dépeint en 1973 dans *L'hiver de force*. C'est qu'il s'agit de références — et la référence n'agit que si le public s'y retrouve.

Les comédiens aussi s'y retrouvent, manifestement à l'aise dans cet univers proche du leur. Résultat : leur jeu est jouissif,

abandonné, résolument ancré dans l'enfance et dans les tourments romantiques de l'âme adolescente. Le plus grand défi dans l'interprétation de personnages à la fois adolescents et complètement répugnés par la sexualité et *l'adulterie* est de rendre, sans tomber dans les enfantillages, un jeu, une ludicité authentiques. Pari relevé avec brio par les dix comédiens, entre qui même les nombreux contacts physiques n'arrivent pas à faire ressortir la moindre sexualité. Sans cette complicité palpable, essentielle, il eût été impossible de rendre justice à l'univers de Ducharme.

TATE LA TÊTE TROP PLEINE

Cet univers a ceci de particulier qu'il est complètement surchargé : de jeux de mots de toutes sortes, d'allusions, d'ironies linguistiques, de références littéraires, musicales, cinématographiques. Au théâtre, cette surcharge est rendue à l'aide d'objets (de beaucoup d'objets). Ainsi la scène se trouve-t-elle progressivement encombrée de babioles apportées par les protagonistes : oranges, bières, sapin de Noël, disques, caisses de livres... À mesure que la pièce se remplit, elle s'agrandit, Mille Milles et Chateaugué repoussant le mur de leur chambre vers le fond de la scène. Mais l'euphorie de s'être trouvés et de s'être trouvé un projet — se « branle-basiser », c'est-à-dire se suicider, pour éviter de devenir adultes — ne résiste pas à la venue inévitable d'idées un peu trop adultes dans la tête d'un Mille Milles qui commence dès lors à vouloir partir pour éviter

la catastrophe (tomber amoureux de Chateaugué...). La chambre devient le reflet de cette lente rupture (au sens le plus fort du terme), pleine lorsqu'ils sont dans l'harmonie, se vidant progressivement à mesure qu'« on » meurt tranquillement. « À quelle heure on meurt ? » prend tout son sens dans cette lente agonie de Tate, le personnage à deux têtes formé par Mille Milles et Chateaugué, tiraillé jusqu'à exploser par les tensions inévitables qui arrivent avec les premières idées un peu sexuelles de Mille Milles. Tate, amalgame des amalgames, a toutes les allures d'une chambre à géométrie variable, où le jeu est sérieux et le tragique drôle, où le seul contact avec l'extérieur est une fenêtre qui ne donne sur rien. Le décor colle à l'histoire jusqu'au bout : Tate séparé, Mille Milles parti, le mur du fond de la scène — celui percé d'une fenêtre — pousse lentement les Chateaugué jusqu'à l'avant de la scène, réduisant la chambre à un corridor exigu où il n'y a plus de place pour cinq Chateaugué en peine.

« À quelle heure on meurt ? » Quand *l'adulterie* prend le pas sur l'enfance et sur l'amitié profonde. Quand Tate ne tient plus entre les quatre murs d'une chambre minuscule. Quand Chateaugué, brisée, se met à fumer comme une adulte en chantant *Va-t'en pas* de Richard Desjardins : « *Va-t'en pas / Moi j'ai tant d'amis, je peux pas les compter...* » |

1. Frédéric Dubois a dirigé *À quelle heure on meurt ?* pour la première fois, avec presque la même distribution, au Cégep de Saint-Hyacinthe en 2011.